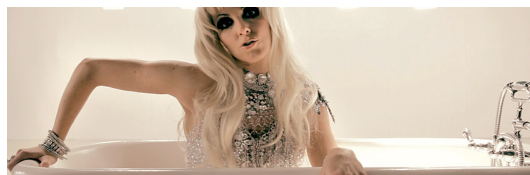




**ENTRETIEN**  
Les amours ébréchées de Marie-Sissi  
Page F 2



**ESSAI**  
Michel Dorais  
et la sexualité spectacle  
Page F 6

# LIVRES

## METAMAUS,

### UN LIVRE POUR EN CHASSER UN AUTRE Entretien avec Art Spiegelman

Le succès a été phénoménal, inattendu, et il a surtout emporté son créateur qui, 25 ans plus tard, espère enfin s'en relever. Avec *MetaMaus* (Flammarion), le bédéiste américain Art Spiegelman revient en profondeur et en détail sur *Maus*, ce chef-d'œuvre du 9<sup>e</sup> art — unique bande dessinée au monde à avoir reçu un prix Pulitzer en 1992 — dont il a été le géniteur, puis le prisonnier. Un ultime tour de piste pour parler de la genèse de ce roman graphique, qui place souris et chat au temps du nazisme et des camps de concentration, de sa famille qui se trouve au cœur du récit, du poids de la consécration... Une dernière fois, avant de passer à autre chose.

FABIEN DEGLISE

**L'**aveu tombe à la page 79: en donnant naissance à la série en bande dessinée *Maus* dans un obscur fanzine new-yorkais en 1972, intitulé *Funny Animals*, Art Spiegelman avait bel et bien envisagé le succès, mais pas de son vivant. «Je n'étais absolument pas préparé à l'accueil incroyablement positif de *Maus*, explique-t-il. Je faisais de la bédé qui exigeait du lecteur du temps et de l'attention plutôt qu'une simple lecture. Je considérais non sans arrogance que mon œuvre serait appréciée à titre posthume.» Manqué.

Sur le grain de la publication *underground*, le destin tragique de Vladek et d'Anja, survivants des camps de la mort incarnés par des souris soumises à l'odieux projet de chats nazis, fait sensation, d'abord dans les cercles restreints qui s'y frottent.

En 1986, l'aventure de quelques pages devient livre sous le titre *Maus*, un survivant raconte. En deux volumes, Art Spiegelman y retrace, avec force et une dérangeante légèreté induite par le cadre animalier qu'il a choisi, l'enfer quotidien, méthodiquement orchestré, de ses parents, des juifs polonais passés des ghettos de Varsovie au camp de concentration d'Auschwitz. Le lecteur est époustoufflé. La critique crie au génie. Et le prix Pulitzer vient consacrer le tout en 1992 en se posant pour la première fois de son histoire sur une bande dessinée.

La vie du bédéiste est alors marquée au fer rouge. Paradoxalement. «*Maus* était ma vision d'une époque sombre à travers les souvenirs de mon père, a expliqué l'auteur au *Devoir* lors d'une entrevue accordée il y a quelques mois depuis son studio dans la Grosse Pomme, alors qu'il se préparait à venir donner une conférence à Montréal. Je me doutais que ce livre allait être lu et relu, mais pas à ce point, et finalement j'ai passé les 25 dernières années à résister à ce succès, à fuir ce récit.» En vain.

Près de 30 ans après avoir mis en cases ce récit, le bilan est en deux teintes: «Oui, c'est super d'être reconnu pour son talent, dit le bédéiste en entrevue. *Maus* m'a apporté la sécurité financière, a contribué à déplacer certaines frontières de la bande dessinée, m'a amené à des endroits où je ne serais pas allé autrement, mais au final, cette bédé est en train aussi de me menacer. C'est difficile d'être t o u -

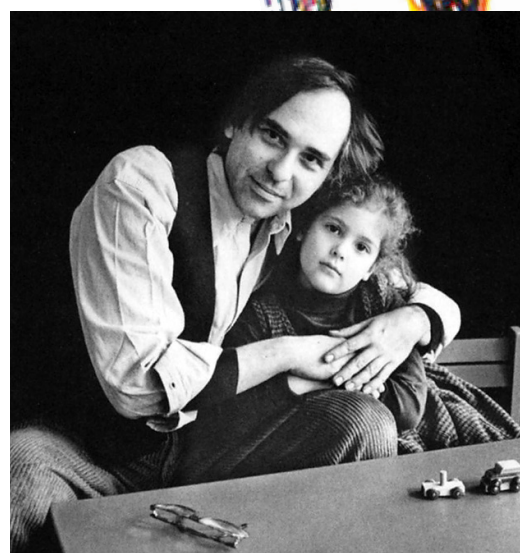
jours considéré comme l'homme d'un seul livre. Aujourd'hui, je veux en sortir, passer à autre chose, repartir à zéro», et surtout, comme il le dessine dans les premières pages de *MetaMaus*, faire tomber ce «satané masque» de souris qui lui colle durablement à la peau.

#### Un projet salvateur

Pour Art Spiegelman, marqué profondément par le suicide de sa mère, qui a déjà été internée dans un hôpital psychiatrique à une autre époque, qui résiste quotidiennement à la dépression induite par le réel, le présent, la condition humaine..., le projet était devenu salvateur. Il prend la forme, dans *MetaMaus*, d'une entrevue fleuve que l'auteur a accordée entre 2006 et 2010 à Hillary Chute, du Département d'anglais et de littérature de l'Université de Chicago, dans laquelle il revient en détail et avec précision sur les fondements de son œuvre marquante. De façon quasi thérapeutique.

Il y est question des rencontres enregistrées avec son père pour rassembler les éléments d'un passé

VOIR PAGE F 2: MAUS



MARIANA COOK  
Art Spiegelman et sa fille Nadja en 1973



«Je me doutais que ce livre allait être lu et relu, mais pas à ce point, et finalement j'ai passé les 25 dernières années à résister à ce succès, à fuir ce récit»



ART SPIEGELMAN  
Esquisse chapitre 3: Et c'est là que mes ennuis ont commencé...



Étude pour Maus



ART SPIEGELMAN  
Esquisse chapitre 3: Et c'est là que mes ennuis ont commencé...



ART SPIEGELMAN  
Esquisse à l'encre de Chine

## LIVRES

ENTREVUE

## Les amours ébréchées de Marie-Sissi

Dans le monde de Marie-Sissi Labrèche, les amours sont à l'acide, les amantes, meurtrières, les mères, carnivores, les filles, impossiblement amoureuses, les vies, sur antidépresseurs. Les vingt nouvelles d'*Amour et autres violences* remontent vingt ans d'écriture et mettent en lumière les obsessions de l'auteure.

CATHERINE LALONDE

«Toutes ces nouvelles sont des expérimentations. J'en ai entraîné ensuite dans les romans. C'est sur vingt ans le type d'études que j'ai pu faire.» Marie-Sissi Labrèche parle très, très, très vite, éclate d'un rire nerveux, s'inquiète de ses réponses, replace sa mèche de cheveux, repart. Cette autofictionnaire, connue depuis 2000 pour son roman coup-de-poing *Borderline*, a «eu la

chance de grandir dans une famille où la maladie mentale avait sa place» à table. Une jeunesse difficile, et du formidable matériau d'auteur.

Se trouve dans *Amour et autres violences* sa première publication, *Canne et étoiles*, «la nouvelle la plus violente, écrite à 22 ans et publiée à 24 dans une revue, six ans avant [son] premier roman». Le point final de *Travelling*, très belle expérimentation porno sur LSD, a été posé il y a à peine trois mois.

Qu'est-ce qui a changé entre les deux? «Je suis plus à l'aise. Au départ, j'avais peur des virgules et des points virgules. Je faisais de petites phrases courtes. La ponctuation a changé, j'écrivais vraiment comme je respire, tu vois mon débit, ça sort vite, il me fallait absolument des points virgules. Je travaille comme un fildefériste tout le temps, il faut que j'écrive sur une lame de rasoir, là où ça fait mal. Plus les nouvelles sont vieilles, plus elles sont violentes, de cette violence contenue qui s'est apaisée avec les trois livres par la suite», dont *La brèche* et *La lune dans un HLM* (Boréal).

Une violence calmée aussi par l'arrivée de son bébé, «un gars, 22 mois, full pine roux, un merveilleux Prozac, moi qui avais une facilité pour la déprime, avec un bébé c'est impeccable, t'as juste pas le temps!» Un petit qui lui donne aussi l'impression de briser la filiation de la maladie mentale, léguée de sa mère et sa grand-mère.

## Lieu de contrôle

«J'ai commencé à écrire à cause d'un trop-plein de sensations, d'hormones. J'écrivais à 13 ans des nouvelles pornos dans lesquelles je baisais avec Boy George, dit-elle en s'esclaffant. L'écriture ensuite a été un petit lieu de contrôle dans ma vie où je n'avais pas de contrôle sur rien. Même mon débit et ma vitesse de pensée font que c'est comme si je n'avais pas de contrôle sur moi. L'écriture est le lieu où je me sens le mieux, ma cachette, enfin je peux souffler.»

Un territoire défini par les quatre coins du lit où Labrèche aligne les mots. «Mon ostéo me chicane, j'ai une posture de toute douillette, toute croche, j'ai des taies d'oreiller, mon mari capote, plus c'est sombre plus j'ai l'impression que j'écris bien, je suis obligée de fermer les rideaux, d'être vraiment cachée pour bien écrire, et fatiguée ou en état de



Marie-Sissi Labrèche: «Je travaille comme un fildefériste tout le temps, il faut que j'écrive sur une lame de rasoir, là où ça fait mal.»

veille, il ne faut pas que je sois trop alerte, sinon je ne me trouve pas bonne.»

Elle part d'un titre, d'un flash. Elle peut être inspirée par *L'hôtel blanc* de Donald Michael Thomas, *L'homme assis dans le couloir* de Marguerite Duras ou une chanson de Radiohead. L'intéresse «le mariage des mots comme association d'idées». «Avant, c'était le son qui m'accrochait — j'ai un passé de rockeuse avec band. Je lisais mes textes à voix haute, j'ai arrêté. J'aime marier des mots qui ne vont pas ensemble, une façon différente de dire les choses, c'est comme si j'avais pas assez de place des fois...»

Marie-Sissi Labrèche planche sur deux autres projets de roman. «Un où je parle à un bébé imaginaire, comme un album photos avec des mots où je

## Extrait

«Montréal, ma truande, et tes bunkers de Hell's Angels qui entourent mon enfance, dans l'est de ton corps, dans les rues Ontario et Dorion, j'ai fait mes premiers coups dans ces ruines, j'ai testé mes origines violentes dans ce coin de béton armé, ma première fugue, à sept ans, avec mes cousines les jumelles, on passe un

après-midi au Caméo, petit cinéma des quartiers défavorisés à l'est de ta peau, où les gens, vers la fin de chaque mois, ont presque l'air de morts vivants, toutes les trois à regarder des films d'horreur [...]»

*Amour et autres violences*

raconte ce qui se passe de l'autre côté du placenta», l'autre qui travaille les souvenirs, un peu dans l'esprit de Montréal, la marge au cœur, dernière nouvelle de son livre tout neuf.

Le Devoir

## AMOUR ET AUTRES VIOLENCES

Marie-Sissi Labrèche  
Boréal  
Montréal, 2012, 164 pages



Académie des lettres du Québec

## INVITATION

L'Académie des lettres du Québec vous invite à la réception de

Monsieur Émile Martel

comme membre de notre société.

La cérémonie aura lieu à la Maison des écrivains, au 3492, avenue Laval à proximité du côté ouest du carré St-Louis le jeudi 16 février 2012 à 19h30 précises.

Un vin d'honneur suivra la cérémonie.

Merci de confirmer votre présence par courriel à l'adresse [secretariat@academiedeslettresduquebec.ca](mailto:secretariat@academiedeslettresduquebec.ca) ou par téléphone au 514 873-4496

studio littéraire

## SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS



YVES DESGAGNÉS  
LIT VICTOR LÉVY-BEAULIEU

13 FÉVRIER 19 h 30 | Cinquième Salle

Personnage démesuré et écrivain prolifique, on pourrait dire de Victor Lévy-Beaulieu qu'il est le Tolstoï du Québec. Il nous a semblé naturel de demander à Yves Desgagnés, un de ses acteurs fétiches, de nous lire du VLB.

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau  
Une coproduction des Capteurs de mots et de la Place des Arts

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

FONDATION  
DE LA PLACE DES ARTS

laplacearts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

## MAUS

SUITE DE LA PAGE F 1

infernal que l'homme, pour des raisons évidentes, a toujours cherché à éloigner de son présent et du cercle familial. On y parle du voyage de Art à Auschwitz pour visualiser l'horreur racontée, des origines de ses parents, de sa mère, des premiers pas de *Maus* dans *Funny Animals*, puis dans *Raw*, et des considérations qui l'ont conduit à passer par la souris, le chat ou encore le cochon — qui illustre le Polonais — pour nommer l'innommable.

Le choix était stratégique. Il visait à éviter d'ancrer l'histoire dans cette émotion ostentatoire qui sied généralement aux récits touchant cette période de l'humanité et surtout à fuir «l'Holocauste», comme il l'a un jour défini, cet art, répandu selon lui lorsqu'il est question de la Shoah, d'abuser du sentimentalisme pour disséquer l'horreur de ce passé et les enjeux qu'il fait naître au présent.

## Des compléments numérisés

Exhaustives, les confidences de l'auteur s'accompagnent de planches inédites, de croquis, de photos de famille, d'entrevues avec ses enfants, Nadja et Dashiell, avec sa femme Françoise Moury, directrice artistique du *New Yorker*, forcément tous affectés par la vie au quotidien avec un auteur affecté, lui, par son succès. Et puis, il y a cette révélation au milieu du bouquin: depuis 25 ans, Art résiste avec force pour que son récit ne soit jamais porté à l'écran. On s'en doute, les demandes ont été nombreuses, faisant dire à sa femme que, finalement, le plus grand exploit de son homme aura été, oui, de donner vie à *Maus*, mais aussi «d'avoir réussi à ce que *Maus* ne devienne pas un film».

Tout y est, ou presque, avec en plus un CD qui rassemble,

outre l'intégral de la bande dessinée en format numérique, des images et vidéos ramenées par Art et Françoise de leur pèlerinage à Auschwitz, les enregistrements des longues discussions qu'il a eues avec son père pour façonner ce projet, des informations sur les ghettos et les camps de la mort... pour ne pas oublier. Pourquoi la bédé? Pourquoi les souris? Pourquoi l'Holocauste? Spiegelman dit vouloir répondre de son mieux à toutes ces questions qui reviennent en boucle depuis près d'un quart de siècle. «Comme ça, quand on me demandera à l'avenir, je répondrai peut-être juste... plus jamais», expose-t-il en guide d'introduction d'un bou-

quin que le bédéiste est finalement très heureux de voir sortir aujourd'hui.

A l'autre bout du fil, Spiegelman précise sa pensée: «Ce projet a été très long et difficile à monter. Revenir dans ce passé était pour moi une expérience douloureuse, difficile, mais nécessaire», pour tourner la page, définitivement, espère ce créateur atypique et marquant qui, en explorant avec ce *Maus* le champ de la bédé-vérité, a fait émerger un genre nouveau dans le 9<sup>e</sup> art et a permis par la suite l'éclosion des Guy Delisle, Joe Sacco ou encore Michel Rabagliati de ce monde.

En refermant la couverture sur *Maus*, Art Spiegelman, qui régulièrement illustre la première page du *New Yorker* avec ces dessins et qui vient tout juste d'assumer la présidence officielle du dernier Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, en France, entrevoit du coup son avenir avec un ajustement de la lumière qui l'affecte: moins sur lui et son œuvre, plus à l'intérieur de lui pour «retrouver la liberté de création» qu'il avait avant son succès dévastateur, et surtout pour donner corps à tous ces



Esquisse, par Art Spiegelman

ART SPIEGELMAN

projets que le poids et l'hégémonie de *Maus* ont empêchés d'éclorre dans son écologie mentale.

*A Life in Ink*, une métafiction sur le siècle passé en forme de biographie d'un bédéiste fictionnel qui devait raconter l'histoire de la bande dessinée, était du nombre. Il pourrait, comme bien d'autres projets et avec une petite mise à jour, remonter à la surface chez ce créateur qui avoue vouloir affronter des défis plus grands que lui, au risque de se laisser dépasser. «Ma vie professionnelle a, pour l'essentiel, consisté à trouver la chose la plus dure que

j'étais capable de faire, pour apaiser le juge prêt à m'envoyer au gibet qu'il y a en moi, explique-t-il. Quand j'ai eu trente ans, j'ai cherché un défi qui soit à la hauteur, et *Maus* répondait à ce critère.»

C'est peut-être là sa destinée: avec *MetaMaus*, Art Spiegelman cherche désormais à s'émanciper de son unique succès... pour mieux recommencer la même chose ailleurs.

Le Devoir

## METAMAUS

Art Spiegelman  
Flammarion  
Paris, 2012, 300 pages

## LITTÉRATURE

## Soi-même, l'autre

« **P**renons les choses en feignant qu'il soit possible d'attribuer un commencement à une histoire... » Dès le commencement, dès la première phrase de *Dylan et moi*, en fait, il y a ça: cette remise en cause de ce qui semble aller de soi.

Cette façon, tout de suite, de semer le doute dans notre esprit, d'indiquer que les choses ne sont jamais aussi simples, aussi claires que l'on croit. Et cette façon, détournée, de laisser entendre que, malgré l'absence de repère fiable, il faut bien jouer le jeu, faire comme si.

Ce serait comme une mise en garde. Une mise en garde de l'auteur, André Carpentier, caché derrière son narrateur. Une mise en garde par rapport à ce qui nous attend dans *Dylan et moi*.

C'est-à-dire: le flou, le flottement, l'étrangeté, le mystère, le non-dit. L'absence de sens prédefini, figé, unidirectionnel, sur le modèle de la logique par A plus B.

Mais cela, sans en faire de cas. Sans effets de manches. En établissant un climat, tout simplement. Comme si ça allait de soi que dans la vie, dans les histoires qu'on se raconte aussi, les choses les plus invraisemblables, les plus improbables peuvent se produire. Et tout bouleverser, nous bouleverser, nous changer, sans qu'on y ait rien compris sur le coup.

Ce que vit le narrateur ici pourrait ressembler à ça. Ou plutôt, ce qu'il a vécu: cette histoire au commencement indistinct, il nous la raconte au passé. Avec une mélancolie, une tendresse, une touche d'émerveillement qui, on le sent, contiennent de l'habiter dans le présent. Et finissent par s'imprégner en nous.

Il ne faut pas être pressé. Il

faut accepter d'être dérouté. Accepter de ne pas se demander à tout bout de champ: Mais qu'est-ce que c'est? Dans quel genre de roman suis-je tombé? On s'en va où comme ça? Pourquoi est-ce si lent?

*Dylan et moi* opère par en dessous. Pas de phrases-chocs qui accrochent. Pas de poudre aux yeux. Rien de scandaleux. Un style, à la limite, effacé. Mais du saugrenu qui pointe, de l'inattendu, oui. Et une foule de questions qui nous renvoient à nos propres contradictions.

N'allez pas croire que c'est lent tout le temps. C'est le début, la mise en contexte,

qui s'étire un peu. Le narrateur semble flotter entre deux eaux, il semble distant. En fait, il est dérouté. Il est encore dérouté par ce qui lui est arrivé. Et il cherche à comprendre. C'est ce que l'on en vient à comprendre.

Et ça colle. Ça colle tout à fait: le ton, la lenteur du début, le climat qui s'établit peu à peu. Les événements qui s'enchaînent, qui l'amènent à changer de vie, à se transformer. Les chocs, les surprises, aussi, qui l'attendent. Les questions, qu'il se pose tout le temps.

C'est l'histoire d'un homme qui a répondu à une petite annonce dans le journal. Une annonce signée Mademoiselle Dylanne. Elle proposait «une expérience artistique à deux». Avec cette mention: «De préférence avec une personne qui serait tout le contraire d'artiste.» Elle spécifiait aussi: «Galants s'abstenir.»

Quel genre de personne peut bien accepter de répondre à ce genre de demande? Lui. Le narrateur de *Dylan et moi*. Surprenant à première vue...

Imaginez un médecin, directeur de services administratifs en santé. Quelque part dans la cinquantaine. Toujours bien mis, complet-cravate et tout, poli, soucieux de l'ordre et des bonnes manières.

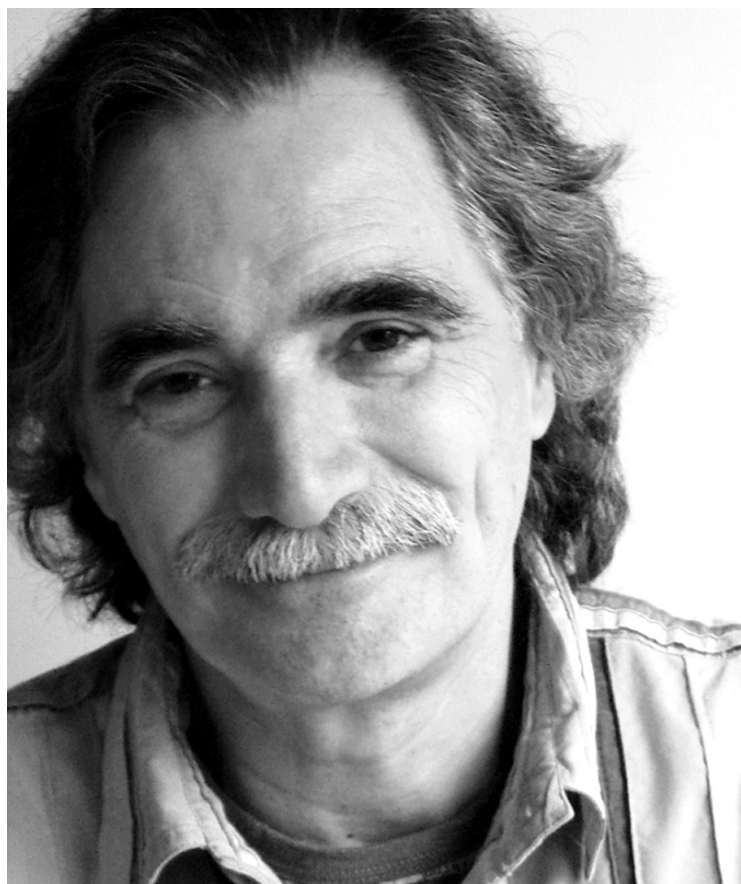
Mais sachez aussi que, lorsque la petite annonce lui est tombée sous l'œil, il venait de subir, quelques semaines auparavant, une opération pour un cancer: «on m'avait retiré du corps ce que j'appelais mon banc de piranhas».

Alors voilà. Il s'ennuyait, il se cherchait. Il avait besoin de piquant dans sa vie. Après échange de courriels, il est allé rencontrer Mademoiselle Dylanne une première fois dans son atelier.

Imaginez ce que l'artiste, d'une quinzaine d'années sa cadette, lui a demandé? De se mettre nu. Pour des photos. Des photos qu'il prendrait, lui, d'elle le regardant... Bizarre, non?



DANIELLE LAURIN



Nouvelliste et romancier, André Carpentier poursuit une œuvre soutenue depuis 1973.

Et pourtant, il accepte. Mademoiselle Dylanne donne ses ordres, il obéit, se soumet. C'est comme ça: «Certains êtres qui se cherchent, je devrais dire certains êtres perdus sont désespérément comme ça, pliables à volonté.»

C'est ce genre de réflexions, intercalées dans la narration, qui donne son charme au récit. Il y a un certain effet comique, aussi, dû à la façon dont le narrateur parle de lui-même, se raconte, non sans autodérision: «Je n'aurais pas cru pouvoir exposer ma cicatrice hypertrophique avec si peu de retenue, mon empatement, mes flétrisures et tout ce qui trahit l'avancée en âge...»

Se dévêtir, c'est aussi se départir de son masque social. Tant mieux: «Je faisais soudainement effraction hors de ma condition et n'en ressentais nullement le manque.» Même qu'il a fini par y prendre goût: «Je crois que je n'avais plus été attentif à ce corps depuis les derniers bobos de l'enfance. Avec le temps, on finit par oublier qu'on a déjà eu un corps. Je veux dire un corps sensible, et expressif.»

Et ainsi de suite. Il a beau ne rien comprendre au sens de l'expérience qu'il vit dans l'atelier de cette artiste, ne rien comprendre à la nature du projet artistique en cours, il y va, il se donne, tout nu, il pose, tout en photographiant celle qui le regarde: «Par ailleurs, je me sentais absurde, en ce sens que je ne comprenais pas le rapport entre ma nudité

et la charge de photographe. J'acceptais cependant de ne pas comprendre; ce qui, en soi, constituait déjà une bien étrange et bien nouvelle audace de ma part.»

Nous n'en sommes encore qu'à la première rencontre. Il y en aura d'autres. Une autre dans l'atelier, en outre, pour tenter une expérience encore plus étrange que la précédente, encore plus éblouissante. Entre-temps, la connivence, la complicité, l'attachement entre les deux protagonistes iront en grandissant. Jusqu'à ce que...

Ce pourrait être l'histoire d'une rencontre, qui change une vie. Ce pourrait être l'histoire d'un homme qui apprend à regarder, à se regarder tel qu'il est, grâce à cette rencontre.

L'histoire d'un homme qui rencontre son Pygmalion, ou plutôt sa Pygmalionne, qui se révèle par l'autre, se réveille, renoue avec son intériorité. S'éveille à l'art, aussi, s'éveille par l'art: «J'ignorais de toute évidence les bienfaits artistiques du chaos et l'état de confusion qui y prévaud.»

L'histoire d'un homme qui donne un sens à sa vie en ne cherchant plus à donner un sens à toute chose, à tout prix. En ne cherchant plus le sens en dehors de lui, peut-être.

#### DYLANNE ET MOI

André Carpentier  
Boréal  
Montréal, 2012, 140 pages

## Romans, mes amours

Au rendez-vous obligé de la Saint-Valentin, l'amour se doit d'être convoqué, quitte à s'y trouver au garde-à-vous. Le cahier Livres du *Devoir* n'échappe pas au rancard et collige, un peu au hasard, quelques bouquins qui ont accéléré le sang de leurs lecteurs.

CATHERINE LALONDE

« **A**nna Karénine, a lancé le chef de ces pages, et **Ma non Lescaut!** », commençant cette collecte par les chefs-d'œuvre de Léon Tolstoï et de l'abbé Prévost. De l'autre côté de la table fuse un « **Belle du Seigneur**, d'Albert Cohen, mais je ne suis jamais arrivé à le finir... » A cet aveu de défaite suivent **Clair de femme** de Romain Gary, **La centaine d'amour** de Pablo Neruda, « **même si c'est de la poésie** », avant que les titres ne s'accumulent jusqu'au désordre.

Pour le nouvelliste, penseur et directeur littéraire des éditions L'Instant même, Gilles Pellerin, « **c'est en ayant à indiquer quels sont mes romans d'amour préférés que je constate que je n'en ai pour ainsi dire jamais lu. Je retiens Le grand Meaulnes d'Alain-Fournier, que je relis tous les dix ans. J'étais adolescent, la première fois, au milieu d'une bande d'ados tous éperdument amoureux de l'héroïne, Yvonne de Galais. Est-ce un roman d'amour? d'amitié? d'aventure? Toutes ces réponses.** »

L'écrivain poursuit. « **Vient ensuite le coup de poing, la dévastation complète: Les souffrances du jeune Werther de Goethe, lu au milieu de la préparation d'un examen de mathématiques, où je me suis présenté exsangue, cerné, désormais membre à part entière du Grand Ordre des romantiques inconsolables.** »

La poétesse Hélène Dorion nomme quant à elle Pascal Quignard parmi les écrivains de l'amour, lui qui décloisonne l'esprit, le roman, le fragment méditatif. « **Tous les titres de Quignard sont pour moi des livres d'amour, mais je retiens Terrasse à Rome [Gallimard], Histoire du graveur du XVII<sup>e</sup> siècle Meaune, qui est repoussé par Nanni, cette femme qu'il aime et espère avec passion. Malgré le pire qui lui arrive, il ne cessera pour autant de l'aimer jusqu'à la**

mort, et c'est à son art qu'il se vouera corps et âme.»

Hélène Dorion nomme **L'amour au temps du choléra**, de Gabriel García Márquez, où Florentino attend plus de cinquante ans avant de pouvoir enfin vivre avec Fermina, dont il est amoureux fou depuis sa jeunesse, mais qui en a épousé un autre.

« **Rien n'aura mis fin à son attente patiente ou affaibli sa foi dans cet amour qui brûle en lui.** » Ensuite, **Jouenous «España»**, prix Femina 1980, et **Les bonheurs**, de Jocelyne François. Deux femmes y « **vivent un amour dit impossible, qui bouscule les conventions et renuement les tabous.** »

La poétesse pense également aux **lettres d'amour**, intenses, de Victor Hugo à Juliette Drouet — « **Te perdre, c'est mourir! Ne me tue pas, attends-moi!** » — et à celles de Rainer Maria Rilke à Lou Andreas-Salomé, mais aussi à « **Marina Tsvetaïeva et Boris Pasternak, en ces lieux où l'amour et l'amitié s'interpellent.** »

Les lettres ont aussi marqué l'ex-patronne de la Grande Bibliothèque, Lise Bissonnette. « **Pour moi, la plus grande histoire d'amour est celle d'Héloïse et Abélard. Tout y est: la séduction, la passion, la lâcheté, la colère, l'abandon, l'espérance et la désespérance, l'éloignement, la clandestinité, la transgression, la punition, le désir et l'assouvissement du désir, et les déserts de l'absence.** » L'ancienne directrice du *Devoir* nomme également **Adieu mon unique** (Gallimard), d'Antoine Audouard, publié en 2000, roman qui revisite justement l'histoire d'Héloïse et Abélard. « **Le lien entre la tête et le cœur: c'est le sens même de cette rencontre qui brise et unit deux intellectuels, mais aussi de la réception que nous pouvons en faire puisqu'elle est devenue, à travers les âges, un magnifique et inépuisable objet d'érudition.** »

Le Devoir

## PALMARÈS

Gaspar LE DEVOIR

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Du 30 janvier au 5 février 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

▼ **Romans québécois**

1	Petals' pub	Arlette Cousture/Libres Expression	1/2
2	ANLGE • Tome 10 Obscuritas	Anne Robillard/Wellan	2/4
3	Défense de tuer	Louise Penny/Flammarion Québec	3/4
4	La serveuse du Café Chertier	Yves Beauchemin/Michel Brûlé	4/14
5	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	5/12
6	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers cassiers	Patrick Sénécal/Aïre	6/14
7	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/13
8	Bonheur, es-tu là?	Francine Ruel/Libres Expression	8/15
9	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	9/16
10	Il pleuvait des oiseaux	Jocelyne Saucier/XYZ	10/2

▼ **Romans étrangers**

1	Hôtel Adlon	Phillip Kerr/Du Masque	2/2
2	Ceil pour œil	James Patterson   Howard Roughtan/Archipel	1/3
3	Les mille automnes de Jacob de Zoet	David Mitchell/Alto	8/2
4	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi	4/11
5	Limonov	Emmanuel Carrère/POL	3/12
6	Le palais de minuit	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	-1
7	Le Chinois	Hemingway Manick/Seuil	5/14
8	Le Women murder club • Tome 9 Le 9 <sup>e</sup> jugement	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès	6/6
9	Alph	Paulo Coelho/Flammarion	10/14
10	La poursuite dans la peau. Objectif Bourne	Eric van Lustbader/Grasset	7/11

▼ **Essais québécois**

1	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	1/2
2	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	3/2
3	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	2/9
4	Liliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé?	Normand Baillargeon/Flammarion	-1
5	Le Québec et la nouvelle donne internationale	Pierre Dubuc/Renouveau québécois	7/2
6	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot   André Noël/Homme	5/67
7	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques impertinentes	Jean-François Lisée/Alain Stanké	4/2
8	On veut votre bien et on l'aura. Comment l'insidieuse...	Jacques Nantel   Ariane Krol/Transcontinental	-1
9	La sexualité spectacle	Michel Dorais/VLB	9/3
10	L'ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression	Marcelo Otero/Boréal	-1

▼ **Essais étrangers**

1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	-1
2	Le monde post-américain	Fareed Zakaria/Perrin	-1
3	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	1/13
4	Mon enfant n'est pas à vendre	Joel Bakan/Transcontinental	3/3
5	Un nouvel éloge de la folie. Essais écrits & inédits	Alberto Manguel/Actes Sud/Lemac	-1
6	Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	5/2
7	Une rencontre	Milan Kundera/Gallimard	9/4
8	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	2/54
9	Dialoque sur la connaissance	Edgar Morin/Aube	-1
10	Les femmes et la discrimination. Dépression, religion, société	Satde Douk/Odile Jacob	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspar* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspar* et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspar*.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Deux fois un gars

CHRISTIAN DESMEULES

Avec *La solde*, une sorte de faux journal qui s'étend sur une année, Eric McComber pose le dernier volet d'une trilogie commencée avec *Antarctique* puis *La mort au corps* (Triptyque, 2002 et 2005).

Emile Duncan, 35 ans, souvent qualifié de «heavy» par les gens qui le connaissent, est employé chez un éditeur scolaire où il révise cinq soirs semaine des agendas scolaires destinés aux *high schools* américains. «Je travaille à la manufacture de connerie», reconnaît-il, même s'il y trouve son compte. «*Syndrome de Stockholm. J'ai appris à aimer mes chaînes, à aimer mon fouet, à sucer la trompe qui m'empoisonne. Moi aussi. Comme vous tous, mes frères, mes sœurs. Car c'est ainsi que nous vivons.*»

S'il croyait devenir un jour maître du monde, son quotidien est plus modeste, un peu moins stressant: écrire secrètement un roman, bichonner ses «petites anecdotes», gratter sa guitare, draguer une fille, préparer des spaghettis aux sachets de ketchup («Un classique»). En «sabbatique sexuelle» un peu forcée depuis qu'il a été largué par la femme qu'il aimait, il gobe de pe-

tites pilules qui le font grossir entre deux séances chez le psy.

C'est la publication rapide de son roman, *Groenland*, très joualgaire, malheureusement trop vulgaire pour qu'on puisse en citer des extraits ici, qui le fera sortir de l'isolement. L'occasion rêvée pour lui faire rencontrer quelques personnes de l'autre sexe — souvent aussi peu équilibrées que lui.

Un peu bukowskien, explorateur épique des bas-fonds urbains, McComber demeure fidèle à sa manière: crottes de nez, étrons, fluides, humour larvé, refus de la tragédie. Et les femmes, même furtives ou un peu folles, jettent leur lumière dorée sur un univers glauque et enfermé. A travers les boires et déboires de son protagoniste, *La solde* pose aussi un regard critique et désabusé sur le monde (et en particulier sur le monde du travail). Son sens du récit est un peu anémique, mais il a une forte plume, ce McComber.

#### Cœur sec, nombril humide

Il est des romans que les mystères du marketing (ou ses facilités) associent à toute une génération. Ainsi, s'il faut en croire son éditeur, *Mile End Stories*, le deuxième roman de Pierre-

Marc Drouin, représenterait les «Y» (nés quelque part entre 1980 et 2000).

*Mile End Stories*, c'est un an et demi dans la vie de Luc, 24 ans, technicien de cinéma, qui se fait larguer par sa blonde (juste après qu'il lui a avoué l'avoir trompée). Flairant vite la bonne affaire, un de ses amis le convainc d'emménager avec lui dans un appartement du Mile End, un quartier branché et multiethnique coincé entre Outremont, le Plateau Mont-Royal et la Petite Patrie. Les promesses: les meilleurs cafés italiens, des soirées folles fréquentées des *hipsters*, des étudiantes unilingues anglaises de McGill ou de Concordia qui veulent s'encanailler. Autant d'occasions pour Luc de soigner son faux chagrin et de nourrir sa vengeance.

Le cœur sec et le nombril humide, le Luc au ventre, Luc s'abstient systématiquement de nommer «cette sale vache qui a bousillé [sa] vie pour toujours». Pour ce petit-bourgeois adulte écorché vif qui pense beaucoup (et surtout à lui-même), les femmes, impossibles à aimer aujourd'hui («Elles attendent trop de nous», croit-il), sont l'alpha et l'oméga de tous ses malheurs.

A cet égard, le lexique ne ment pas: pétasse, connasse, folle,

chiennne, pouffiasse, vache (on l'a vu) et *tutti quanti*. Pas très *Passe-Partout* ou *Wataatou*. Mais suffisant, sans doute, pour provoquer quelques clins d'œil complices de la part de quelques masculinistes qui, contrairement à nous, ne feront peut-être pas la distinction entre Pierre-Marc Drouin et son narrateur écorché vif.

Récit de peine d'amour où l'on ne sent vraiment ni la peine ni l'amour, roman brouillon et immature servi par un style plutôt trivial (en cela, tout le contraire de McComber), *Mile End Stories* réchauffe, il faut le dire, quelques-uns des défauts de *Si la tendance se maintient* (Québec Amérique, 2010), son premier roman. En prime: un portrait superficiel du Mile End, utilisé par Pierre-Marc Drouin comme un décor sans substance. Dommage!

Collaborateur du Devoir

#### LA SOLDE

Eric McComber  
La Mèche  
Montréal, 2011, 232 pages

#### MILE END STORIES

Pierre-Marc Drouin  
Québec Amérique  
Montréal, 2011, 328 pages



## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Chronique des drames familiaux

Le succès du roman est foudroyant: Delphine de Vigan y raconte l'histoire vraie de sa famille. Sélectionné pour tous les prix parisiens, et il le mérite à cause de l'émotion casse-gueule et personnelle qu'il suscite, le voici en lice, au Québec, pour le Prix des libraires. Entre singularité et collectif, plusieurs livres mettent en avant la mémoire familiale.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le sujet de *Rien ne s'oppose à la nuit*, de Delphine de Vigan, n'a rien de facile: comment vivre avec une mère bipolaire, qui finit, à l'instar du destin qui accable sa famille nombreuse, par se suicider en 2009? Or l'écrivaine fascine. «Ma mère constituait un champ trop vaste, trop sombre, trop désespéré: trop casse-gueule en résumé», écrit-elle de ce livre improbable, l'histoire du clan Poirier.

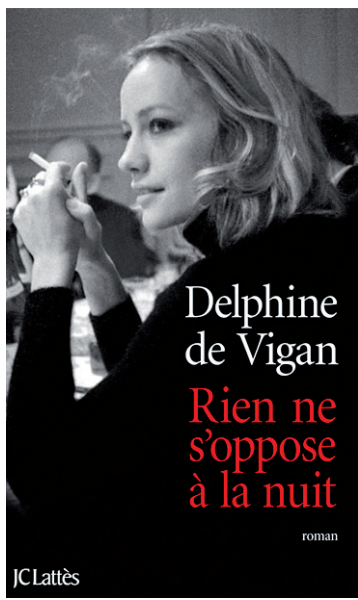
Au centre, un cœur brillant et noir, une étoile absorbante: le portrait recomposé de Lucille, sa mère. Autour, l'éclairage touchant, voire inquiétant, d'une écriture distancée. Les lecteurs se précipitent: est-il si courant de vouloir absorber une histoire aussi atypique?

Dans tout le vrai et le ressenti des phrases abruptes de Vigan, sur plus de 400 pages, les faits composent avec les attermolements de la conscience. La narratrice n'occulte rien, ni les drames, ni les questions sans réponse, ni la force de vie qui court. Livré nu, le tragique frappe par la vitalité qui y répond.

Il y a dix ans, Vigan avait écrit un roman autobiographique sur l'anorexie, *Jours sans fin*, trois mois d'hospitalisation qui la firent remarquer. Dans *Rien ne s'oppose à la nuit* — une belle ligne empruntée à

*Osez Joséphine* d'Alain Bashung —, elle s'expose hors fiction, martelant une écriture blanche, factuelle, riche de péripéties, de relations humaines et de morts accidentelles. Un sentiment profond d'amour maternel relie le tout.

Comme dans le noir de *Souffrances*, qu'elle évoque au début du livre, le désastre, «le gâchis» d'une vie ne se mesure à rien. Aucune censure ne paraît limiter son récit. Qu'en retenir sinon que, de la souffrance d'une mère, l'écriture n'éclaire rien? Mais sa fille s'élargit de sa prison intérieure. On pensera à Nelly Arcan. Inaccessible, la vé-



Delphine de Vigan  
*Rien ne s'oppose à la nuit*  
roman

JCLattès

rité de l'être se tient derrière les barrières de la maladie mentale, sans que l'écriture apporte de résolution. Ainsi, ce roman de pure intrigue grossit jusqu'à ce que le portrait recomposé et subjectif assume la réalité portée.

Hier et jadis

À propos des images énigmatiques, le jeu du temps dans l'écriture offre des perles; ainsi: «Si les époques se résument au lieu qui les contient, Yerres reste pour moi l'emblème d'un avant. Avant l'inquiétude. Avant la peur. Avant que Lucille déraille.» L'âge d'or est bien hier, dans le lieu qui précède chutes et séparations irrémédiables. Il cesse avec les grandes émotions.

Pourquoi donc était-ce mieux avant? se demande J. B. Pontalis dans *Avant*, qui paraît chez Gallimard. Chacun de nous, quand il rêve, a un peu tous les âges, explique le brillant psychanalyste. Du lointain de l'enfance et aux avatars de la veille, la littérature nous garde puissamment des rencontres avec l'inconnu. De même qu'en lisant, chacun essaie de conserver son adolescence, où tout est ouvert, de même en vieillissant, où l'accès au sensible est moins fort, la parole efface et puis retrouve la riche palette des sensations.

Ecoutez ce travail du silence, littéraire ou psychanalytique, tant ces tâches se ressemblent, dit encore Pontalis. Ce familier de l'inconscient en témoigne au bout de 88 ans. Un autre témoignage vient de son collègue Henry Bauchau, né en 1913. Dans *L'enfant rieur*, celui-ci plonge aux plus précieuses souvenirs, une enfance belge durant

la Première Guerre mondiale, alors que sa famille fuyait les réquisitions de maisons par l'armée allemande.

Une traversée de siècle

Bauchau a connu deux guerres, la maladie infantile, la séparation de sa famille, l'engagement militaire, l'encadrement et l'obéissance, la capitulation, l'exode, le danger. La peur n'est pas très présente, incidente et non maîtresse, pas davantage de plainte. Se racontant sous le mode romanesque, l'écrivain quasi centenaire retrouve la joie de «l'enfant rieur». Objectivement, on est souvent loin du bonheur; mais de raconter «l'être intérieur» change l'atmosphère en résilience. En fin de compte, vivre dans la parole est plus fort que ces événements clés qui ont fait l'homme — et quel homme vivant! il est époustoufflant —, sans rire cette fois.

«N'ajoutez rien par imagination à votre malheur», écrit Bauchau, comme pour donner un conseil échappé de son récit. Parcours d'une vie qui ne s'effondre pas, d'autres livres ont traité récemment de la famille: *La confusion des peines*, de Laurence Tardieu (Stock), *Et rester vivant*, de Jean-Philippe Blondel (Bouchet Chastel). La quête de vérité porte de telles écritures.

Mario Vargas Llosa a dit, en recevant le prix Nobel fin 2010: «Nous serions fiers que ce que nous sommes sans les bons livres que nous avons lus; nous serions plus conformistes, moins inquiets, moins insoumis, et l'esprit critique, moteur du progrès, n'existerait même pas. Tout comme écrire, lire c'est protester



© DELPHINE JOUANDEAU

Née en 1966, Delphine de Vigan est l'auteure de six romans.

contre les insuffisances de la vie.» Difficile de ne pas lire dans ces prises de parole une affirmation testamentaire, à la fois une somme de moyens d'être soi et une proposition éclairée pour tous.

Collaboratrice du Devoir

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT

Delphine de Vigan

Jean-Claude Lattès  
Paris, 2011, 439 pages

AVANT

Jean-Bertrand Pontalis  
Gallimard  
Paris, 2012, 141 pages

L'ENFANT RIEUR

Henry Bauchau  
Actes Sud  
Arles, 2011, 320 pages

LITTÉRATURE RUSSE

## Le rétroviseur russe

Des nouvelles couleur nostalgie de Zakhar Prilepine

CHRISTIAN DESMEULES

La nostalgie est un carburant renouvelable. Parfois un peu toxique, il est vrai, mais un carburant qui permet de faire beaucoup de chemin avec un seul réservoir.

Et pas seulement en littérature. En politique aussi. En Russie, par exemple, un important segment du spectre politique fonctionne aux regrets d'autrefois. Communisme, impérialisme russe, appels au chaos révolutionnaire. Comme si l'époque actuelle n'était rien d'autre qu'un désert qu'il faut traverser entre deux oasis. Zakhar Prilepine, écrivain né en 1975, auteur de trois romans traduits en français (*Pathologies*, *Le péché et San'kia*), ajoute lui aussi son refrain à cette chanson triste.

Longtemps actif au sein du parti national bolchevique (organe du grand *clash* en avant, de la contre-culture et de la dissidence politique institutionnalisées), proche d'Édouard Limonov, Prilepine habite aujourd'hui Nijni-Novgorod, où il dirige l'édition locale de *Novaïa Gazeta*, le journal où écrivait Anna Politkovskaïa.

Emmanuel Carrère, dans son *Limonov* (P.O.L., 2011), recommande chaleureusement l'écrivain russe et se dit prêt à jurer que Zakhar Prilepine est «un type formidable». Aussi: «C'est un excellent écrivain, sérieux et tendre, qu'on pourrait, pour situer, rapprocher de Philippe Djian à ses débuts — mais un Philippe Djian qui aurait été à la guerre.»

À hauteur d'homme

Chez Prilepine, pas trop de poudre aux yeux, effet minimal. On est à hauteur d'homme. Connectées très librement entre elles par un narrateur unique, les onze nouvelles qui forment *Des chaussures pleines de vodka chaude* s'assemblent ainsi autour de quelques thèmes récurrents: l'amitié entre

hommes, le temps suspendu de l'enfance, la discrète solidité des femmes, l'immobilité grise des petites villes de province russe. «Le pays était pauvre, et nous tellement jeunes que nous n'entendions pas le vacarme du ciel au-dessus de nos têtes.»

Un chanteur rock déchu donne un concert dans un petit bar sous le regard incrédule et attendri du narrateur. Des récits de beuveries épiques, des amitiés solennellement baptisées à l'alcool. Une histoire de brochettes de chien, une autre de prostituée au rire inoubliable ou de dissident traqué par les services secrets, un truc pour assouplir des chaussures neuves, des souvenirs d'amitié guerrière en Tchétchénie.

Plus loin, le temps d'un pique-nique au village, Prilepine ressuscite une enfance bercée par les jeux et la liberté (*La grand-mère, les guêpes et la pastèque*). Le présent, lui, est plus terne: «Tous étaient morts. Ceux qui n'étaient pas morts de mort naturelle avaient été tués. Ceux qui n'avaient pas été tués l'avaient fait eux-mêmes.»

C'est ce parfum lourd de nostalgie et d'immobilisme qui imprègne chacune des nouvelles de l'écrivain russe. Au cœur de cet «empire fourvoyé», il faut croire que l'époque n'est peut-être pas formidable pour chacun. Prilepine, avec finesse, avec cœur et un certain parti pris réaliste, essaie d'attraper l'insaisissable. Même s'il s'éloigne à toute vitesse dans le rétroviseur.

Collaborateur du Devoir

DES CHAUSSURES PLEINES DE VODKA CHAUDE

Zakhar Prilepine  
Nouvelles traduites du russe par Joëlle Dublanche  
Actes Sud  
Arles, 2011, 190 pages

LITÈRES FRANCOPHONES

## Chamoiseau: rien n'est vrai, tout est vivant

Après *Les neuf consciences du Malfini* (Gallimard, 2009), sorte de conférence des oiseaux dont l'un des acteurs principaux était un colibri, Chamoiseau propose un nouveau conte philosophique mettant en scène le monde énigmatique des insectes. Plus particulièrement celui des papillons de nuit engagés dans la recherche d'une lumière qui n'est pas sans risque pour leur survie.

LISE GAUVIN

Selon l'écrivain français Henri Gougaud, *Le papillon et la lumière* serait aussi le titre d'un conte persan dans lequel un papillon de nuit entreprend un voyage en compagnie d'un papillon de jour dans l'univers des formes et des couleurs. Les personnages de Chamoiseau, le fringant et le vénérable, s'en tiennent pour leur part à l'exploration de la nuit et de ses sortilèges, trouvant dans leur environnement immédiat suffisamment matière à questions et à réflexions. Car, comme le dit Claudine cité en épigraphe, «même pour un simple envol de papillon, tout le ciel est nécessaire.»

L'histoire, cette «drôle d'histoire», commence comme un fait divers: «Chaque nuit, dans les villes, sur les routes, ensorcelés par les lumières artificielles, des mil-

lions d'insectes s'écrasent contre les ampoules brûlantes. Parmi eux, les papillons de nuit.» Ils tourbillonnent autour des lampadaires et se brûlent les ailes, fascinés par cette idée de lumière qui se trouve à leur portée.

Certains en reviennent, d'autres pas. «Pour les papillons de nuit, l'aile délabrée est sans doute l'emblème du courage: le signe d'un début d'expérience du grand secret de la lumière.» Mais un soir, «dans l'hécatombe des héros et le hasard des survivances», un jeune papillon fait la rencontre d'un «papillon mélancolique» qui, loin de toute agitation, «végète sur un fil électrique, au-dessus d'un Macdonald's, dans un remugle d'huile morte et de frites échaudées». Ce papillon a ceci de particulier qu'il a gardé ses ailes intactes, malgré son grand âge. D'où cette mélancolie qui l'habite car,

pour y arriver, il a dû renoncer à la lumière. Cependant, lorsque le plus jeune lui demande des conseils de vie, il se garde bien de les lui donner, sachant qu'il n'y a pas de vérités, tout au plus des «traces de croyances». L'une de ces traces dit que «vivre est un impossible et [qu'] il faut vivre au mieux cet impossible à vivre».

Ainsi s'élabore un dialogue fondé sur un rapport de maître à disciple, le jeune papillon cherchant à comprendre à travers l'expérience du plus âgé le sens à donner à sa propre existence. Mais tout au plus peut-il appréhender la «haute conscience» du vénérable, un conscience qui «tremble parce qu'elle est vivante, et parce qu'elle fixe ensemble, les relie, les rallie, tous les contraires, tous les impossibles et tous les impensables».

Il y a quelque chose du *Petit Prince* de Saint-Exupéry et du *Monde de Sophie* dans ce dialogue d'insectes. «Si tu m'as trouvé, c'est que tu me cherchais», affirme d'emblée le papillon philosophe. Le livre n'est-il pas dédié à une certaine

«Noémie, juste arrivée»? Mais on retrouve surtout, dans cette méditation déployée sur une centaine de pages, la mise en scène des concepts chers à Édouard Glissant, dont Chamoiseau n'a cessé de se réclamer, et qui s'articulent ici avec bonheur dans le chassé-croisé des paroles. L'image même du papillon renvoie à la poétique du chaos chère au poète du Tout-monde, à la célébration de la beauté qu'il affectionnait et à la pensée du tremblement qu'il a mise en avant dans ses essais aussi bien que dans son séminaire dont le sujet était «Rien n'est vrai, tout est vivant».

On n'aurait pu inventer un plus bel hommage au grand disparu, dont la présence textuelle n'a pas fini de nous inspirer.

Collaborateur du Devoir

LE PAPILLON ET LA LUMIÈRE

Patrick Chamoiseau  
Illustrations d'Ianna Andreadis  
Éditions Philippe Rey  
Paris, 2011, 109 pages

éditions Liber

Philo & Cie

Magazine de philosophie et de sciences humaines et sociales

Le pouvoir, encore...  
ses formes, ses lieux

Quelle anthropologie?  
Entretien avec Francine Saillant

Michel Freitag,  
dialectique et société

Jacques Dufresne,  
intellectuel public

Jacques Beucler,  
un portrait par Paul Bélanger

Contribuer à inscrire l'activité intellectuelle dans le cours normal des choses

Janvier - Avril 2012  
Abonnement : 35\$  
Le numéro : 10\$  
En vente en librairie dès maintenant

Olivieri  
librairie · bistro

Olivieri

Au cœur de la littérature

Mercredi 15 février  
à 18 heures

Entrée libre/ réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges

TRAVERSER L'ESPACE CULTUREL DES VILLES MULTILINGUES

Cette causerie autour du dernier livre de Sherry Simon, *Cities in Translation. Intersections of Language and Memory* (Routledge, 2011), nous propose une réflexion sur la circulation des langues et des mémoires dans les villes multilingues telles Calcutta, Trieste, Barcelone et bien sûr Montréal.

Causerie avec

Sherry Simon  
Études françaises  
Université Concordia

Simon Harel  
Littérature comparée  
Université de Montréal

Will Straw  
Institut d'études canadiennes  
Université McGill

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Libérer à nouveau l'imaginaire sexuel

Michel Dorais plaide pour le développement d'un sens critique à l'égard de la sexualité spectacle



LOUIS CORNELIER

« **D**amnée luxure », s'écriait encore Séraphin Poudrier, récemment, sur les ondes d'Artv, scandalisé par la faiblesse de Todore Bouchon-nouveau devant les charmes d'une fille perdue. Mettons que, s'il revenait aujourd'hui, l'austère avare aurait de quoi s'époumoner. Le sexe, en effet, est partout. L'affaire, on le sait bien, a toujours fasciné les humains, mais son omniprésence actuelle témoigne d'une obsession sans précédent.

Sociologue de la sexualité, Michel Dorais n'a rien du vieux gratteur des pays d'en haut. Aussi, ne comptons pas sur lui pour moraliser ou pour en appeler à la censure. Dorais s'inquiète néanmoins du fait que la sexualité, transformée en divertissement, soit devenue « envahissante ». Dans *La sexualité spectacle*, un essai au style élégant et délicat dont le propos se fait parfois mordant, il se garde bien de condamner le phénomène en bloc, mais il plaide pour la nécessité d'un regard critique sur cette tendance. « *La sexualité spectacle*, écrit-il, propose des valeurs, si ce n'est une vision du monde, mais pas d'éthique. L'éthique est en effet l'art de penser et d'organiser sa conduite selon ses propres repères moraux. La profusion et l'omniprésence mêmes des représentations sexuelles obligent pourtant à effectuer des choix et à faire ainsi usage de liberté et de conscience, pour ne pas dire de liberté de conscience. »

Dorais constate que la nudité et les références au sexe envahissent l'univers artistique (Madonna, Lady Gaga, danse contemporaine), l'espace virtuel (échanges par webcam et clavardage), les campagnes de financement (Centraide, défense des animaux et des forêts, appui à Poutine, calendrier d'athlètes) et s'en inquiète. « *Je n'ai rien contre la nudité*, explique-t-il, *mais sa surenchère me rend parfois nostalgique. Que restera-t-il demain à montrer pour encore surprendre?* » Le désir, pourtant, « *jaillit non pas de la profusion mais du manque et, par conséquent, de l'anticipation* ».

Cet appel à la réserve, pour être bienvenu, ne brille toutefois pas par son originalité. Dorais, justement, ne s'en contente pas et explore des chemins critiques moins fréquentés. Il se penche, notamment, sur « *l'obsession du vécu* » qui accompagne la sexualité spectacle. Le phénomène, là encore, n'est pas nouveau. Il y a eu les courriers du cœur dans les journaux, les tribunes téléphoniques à la radio, les émissions de Janette à la télé et, maintenant, les télé-réalités, où il s'agit de vivre son intimité directement à l'écran. Dans notre culture narcissique, constate Dorais, « *la révélation de soi est aujourd'hui vue non seulement comme un geste thérapeutique, mais aussi comme une démarche d'utilité publique, dans tous les cas salutaires. Comme si transparence était synonyme de droiture* ».

Alors que « *l'abolition de l'intimité a été de tout temps la marque des régimes tyranniques* », ce sont la pudeur et la réserve qui, aujourd'hui, paraissent déplacées. Il faudrait tout confesser, pour se faire du bien et aider les autres. Pourtant, écrit Dorais, « *le témoignage demeure anecdotique tant qu'il n'est pas mis en contexte de façon à lui restituer sa signification non seulement*

*individuelle, mais sociale et culturelle, voire politique* ». Se contenter du vécu du « *vrai monde* », c'est s'adonner à un voyeurisme délégué qui « *renforce l'idée que la sexualité serait quelque chose de naturel, de pulsionnel même, qui se passe de toute explication* ».

La sexualité, pourtant, ne se réduit pas à un spectacle ou à un produit à consommer. « *C'est, résume Dorais, une relation à soi et à autrui, une source d'identité et d'appartenance, un lieu de rencontre entre nos différences et nos ressemblances tant physiques que psychiques, une recherche de complémentarité, un champ de découvertes et d'apprentissages, un enjeu social et politique, et bien plus encore* ».

Dorais surprend en critiquant l'hypersexualisation... des vieux! Obsédés par leur apparence et leur sex-appeal (même Ben Laden se teignait la barbe et les cheveux avant de tourner ses vidéos), de nombreux quinquagénaires se livrent à un acharnement thérapeutique sur leur corps et leur visage pour, croient-ils, demeurer dans la course.

Cette culture anti-âge, suggère Dorais, « *est une culture de la haine de soi* ». Ces « *masques cirieux* » n'évoquent pas la jeunesse éternelle, mais l'angoisse de vieillir. De même, la course aux érections juvéniles grâce aux médicaments témoigne d'une conception primaire du désir, réduit à sa dimension physiologique au mépris de son étoffe humaine, c'est-à-dire culturelle, sociale et psychique. « *Le fait de vouloir conserver physiquement, sinon psychologiquement, l'allure d'un enfant ou d'un adolescent n'est pas sans lien avec certains abus envers ces derniers, va même jusqu'à suggérer Dorais. [...] Si tout le monde est désormais jeune à vie, les relations intimes et même*

*sexuelles entre personnes de générations différentes s'en trouvent banalisées.* »

Le sociologue propose aussi une intéressante explication de la popularité des films de vampires et de loups-garous. Ces univers, avance-t-il, fascinent les jeunes qui y retrouvent « *l'ambivalence ressentie devant la sexualité à l'adolescence* ». Le loup-garou, avec ses poils et son corps qui explose, parle aux garçons, alors que le vampire, obsédé par le sang qui coule et craignant la lumière, parle aux filles. Ces films et télé-séries sont la plupart du temps porteurs d'un message moralisateur sous-jacent: « *la félicité amoureuse et sexuelle porte les germes des pires drames, risque dont il importe d'avoir conscience* ». Ce message est ambigu puisque le risque, pour les jeunes, peut être excitant. A ce sujet, toutefois, Dorais rappelle que « *le principal prédicteur de pratiques sexuelles à risque chez les jeunes de toutes préférences sexuelles est leur marginalisation sociale* ».

Il ne s'agit donc pas tant, pour le sociologue, de déplorer le règne de la sexualité spectacle que de plaider pour le développement d'un sens critique à son égard, afin de renouer avec le désir comme intériorité et « *intelligence de soi* ». Dorais, avec le brio et le raffinement qu'on lui connaît, nous invite à « *dibérer la sexualité du spectacle* », « *à libérer l'imaginaire [pour] lui permettre d'errer ailleurs que sur les images et les scénarios finalement assez prévisibles que nous offrent en général les entrepreneurs du sexe* ».

louisco@sympatico.ca

### LA SEXUALITÉ SPECTACLE

Michel Dorais  
VLB  
Montréal, 2012, 144 pages

## « Sois un homme... »

Histoire d'un idéal, destins d'une image

GEORGES LEROUX

On leur doit une monumentale *Histoire du corps* (Seuil, trois volumes, 2005-2006), les voici de retour avec une *Histoire de la virilité*, aussi imposante et passionnante que la précédente. Comme pour le corps, l'objet se constitue ici d'abord des représentations, mais pas seulement. Car qu'est-ce que la virilité? Posée à une époque où on pourrait la croire en crise, cette question est à la fois morale et anthropologique.

Quand on passe en revue les chapitres de l'entreprise menée par ces trois historiens, Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, remontant de l'Antiquité gréco-romaine aux Lumières, pour traverser ensuite le XIX<sup>e</sup> siècle industriel et aborder le monde contemporain, on constate d'abord la difficulté de séparer la compréhension des idéaux de l'analyse des conditions de vie. Ce projet n'est pas celui d'une histoire « des hommes », mais une enquête, à la fois généalogique et philosophique, sur la construction historique de l'image de l'homme idéal.

Tout se noue en effet dans cette idéalité, qui conjugue la puissance sexuelle, le pouvoir familial, l'autorité guerrière et tant d'autres attributs déclinés au cours des âges. Le vocabulaire est latin et fixe pour une bonne part cette idéalité dans un concept où la *virtus* du *vir* s'impose à toute forme d'excellence, mais l'origine est grecque.

Que la pensée grecque ait nommé du nom même de cet homme générique (*anēr*) la vertu du courage (*andreia*) et que les Romains en aient généralisé l'usage pour décrire leurs grands hommes n'a rien pour étonner: la virilité gréco-romaine est d'abord guerrière et elle consiste à ne pas craindre la mort.

Bien que l'homosexualité, comme à toutes les époques, vienne brouiller une image trop simple, elle s'impose d'emblée comme vertu morale.

### Mépris de la lâcheté

Une histoire des représentations ne saurait certes en-

clure celle de tous les idéaux moraux formulés par les philosophes, et cette histoire de la virilité se nourrit principalement des images et de la littérature. Georges Vigarello le note avec finesse dans l'introduction du premier volume: la virilité qui est, au point de départ, « *vaillance* » désigne l'homme qui « *vaut* » quelque chose.

Inutile de relire Platon pour De l'empereur Hadrien à Clint Eastwood, le chemin est long, mais on le comprend au bout du compte, il conduit jusqu'à nous

comprendre que le modèle de Sparte féconde toute cette histoire des valeurs viriles avec son mépris de la mollesse et de la lâcheté: bien sûr, ce modèle va évoluer, mais il ne perdra jamais cette recherche d'une certitude tranquille, où le chevalier médiéval se reconnaît autant dans le *paterfamilias* romain que l'industriel capitaliste se reconnaît en lui.

Écrire une histoire de la virilité, c'est donc proposer un ensemble de miroirs où viennent se projeter tous les repères et toutes les normes élaborés pour soutenir un idéal d'abord moral, celui d'un contrôle de soi fondé sur une discipline sans faille. Depuis l'origine cependant, cette construction morale se trouve assaillie par l'anxiété de l'impuissance, par l'inquiétude d'une identité toujours menacée de s'effondrer. La lecture du troisième volume montre ici à quelle distance le monde contemporain se situe des sources grecques: la « *fabrique de la virilité* » se déplace des lieux traditionnels de la famille et de la palestra et se diffuse dans toute la culture populaire. Virilités sportives et virilités criminelles apparaissent, par exemple dans le fascisme, comme des efforts désespérés pour refonder le modèle archaïque disparu, et mettent à nu le trouble sexuel qui commande cette « *fabrique* ».

L'injonction à « *être viril* » qui imprègne toutes les sociétés par la prescription d'attitudes et de codes précis rencontre néanmoins à chaque époque

des résistances, qu'il s'agisse des masculinités postmodernes influencées par le transgenre, qu'il s'agisse encore de l'héroïsation de contrefigures artistiques: à la virilité du duel ou du dominateur colonial viennent s'opposer les pacifistes, toujours soupçonnés de féminité, mais aussi les défenseurs des opprimés, eux aussi méprisés par les propriétaires.

La matière semble inépuisable, et les historiens qui nous offrent ces riches enquêtes le savent mieux que quiconque: construire de

nouveaux objets en histoire, c'est aller à la rencontre de territoires insoupçonnés. La psychanalyse, on ne s'en surprendra pas, nous attend à chaque détour, car cette virilité n'est jamais seule. Les obsessions viriles ne sont-elles que cela? Jean-Jacques Courtine consacre à ces questions des pages lumineuses, qui proposent un pont avec l'histoire du corps qui ouvrirait le chemin à ces recherches: c'est toujours sur le corps, par le corps, que la virilité s'institue et, si les vertus morales sont dites « *viriles* », c'est qu'on peut les percevoir dans l'exercice d'une force, d'une puissance. Illustrés d'une iconographie intéressante, ces trois volumes forment un ensemble incomparable dans la « *nouvelle* » histoire des représentations. De l'empereur Hadrien à Clint Eastwood, le chemin est long, mais on le comprend au bout du compte, il conduit jusqu'à nous.

Collaborateur du Devoir

### HISTOIRE DE LA VIRILITÉ

VOL. 1. L'INVENTION DE LA VIRILITÉ. DE L'ANTIQUITÉ AUX LUMIÈRES

VOL. 2. LE TRIOMPHE DE LA VIRILITÉ. LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

VOL. 3. LA VIRILITÉ EN CRISE? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (sous la dir. de) Le Seuil, coll. « *L'univers historique* » Paris, 2011, respectivement 578, 493 et 566 pages

Clint Eastwood dans *Pale Rider*: un symbole de virilité

ARCHIVES LE DEVOIR

## PRIX des LIBRAIRES du Québec 2012

» FINALISTES

ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC  
WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

### » CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS

ARVIDA  
SAMUEL ARCHIBALD  
(LE QUARTANIER)

LE SABLIER DES SOLITUDES  
JEAN-SIMON DESROCHERS  
(LES HERBES ROUGES)

SOUS BÉTON  
KAROLINE GEORGES  
(ALTO)

LA MARCHÉ EN FORÊT  
CATHERINE LEROUX  
(ALTO)

HONGRIE-HOLLYWOOD EXPRESS  
ÉRIC PLAMONDON  
(LE QUARTANIER)

### » CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC

LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MR SIM  
JONATHAN COE  
(GALLIMARD)

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT  
DELPHINE DE VIGAN  
(JC LATTES)

LE CAS SNEJDER  
JEAN-PAUL DUBOIS  
(DE L'OLIVIER)

UNE FEMME FUYANT L'ANNONCE  
DAVID GROSSMAN  
(SEUIL)

DU DOMAINE DES MURMURES  
CAROLE MARTINEZ  
(GALLIMARD)